

L'Homme et la Femme

Plic.

Ploc.

Plic.

Un vieux robinet rouillé dans un appartement inhabité et délabré. Le robinet est mal fermé, des gouttes s'en échappent, rondes, cristallines, pures tranchant avec les tâches vertes de moisissure et la puanteur insoutenable. Des mouches, des dizaines, volettent du robinet à la Chambre principale qui à comme seul mobilier un lit deux places recouvert d'un drap rouge. Les murs de la chambre sont ornés de graffitis dénués d'intérêt ; ce sont les scènes banales, quotidienne d'un couple. Pourtant ils ont un aspect malsain, obscène. Serait-ce leur nudité ou leur regard ? Un regard aux reflets jaunes où brille la folie, la sauvagerie, la passion destructrice. Un regard qui les fait soudain devenir vivants, les faisant se mouvoir de leur démarche féline. Homme et femme toujours ensemble, leurs mains se joignent, se déchirent, se caressent, effleurent les murs, les mangent petit à petit. Ils sont cette fresque, ce lit, ces murs, ce robinet, les gouttes d'eau leurs larmes. Ils sont cet appartement.

En haut d'un immeuble un Chasseur à tête de lapin attend, une mitraillette sur l'épaule, une grenade dans la main.

Depuis combien de temps attend-t-il ?

Qu'attend-t-il ?

Le toit de l'immeuble est vide ainsi que la plupart de ces appartements.

Comme l'esprit de ce Chasseur à tête de lapin.

Comme le contenu de sa mitraillette.

Vide de toutes ses balles mais pleine par ses souvenirs aussi tranchant qu'une lame de rasoir.

Le Chasseur retrousse sa manche droite et regarde sa montre. Il est l'heure.

Se levant, il hume l'air à la recherche d'effluves humaines ; puis s'engouffre dans les escaliers et toque à la porte du 505, au troisième étage. Un enfant d'une dizaine d'années ouvre. Chétif, le teint très pâle faisant ressortir ses immenses yeux verts. Mettant encore plus en valeur la tâche de naissance s'étalant sur toute la partie gauche de son visage et de son cou.

– Oui ? Vous désirez quoi, monsieur ? Demande-t-il d'une voix fluette.

Le Chasseur ne réponds pas, se contente de le fixer de ses yeux noirs. Ils s'échangent un regard, partageant leur solitude immense, qui les ronge à tous les deux.

– Tu n'as pas de parents, petit ?

– Juste un papa.

– Où est ta maman ?

Les yeux de l'enfant se remplissent de larmes. Il se balance nerveusement sur ces pieds.

– Un accident... C'était un accident.

Maintenant il tremble de tout ces membres, mais de peur. Discrètement, le Chasseur charge sa mitraillette.

Une grosse main masculine s'abat soudain sur l'épaule de l'enfant. L'avant bras est criblé de piqûres de seringues.

– Vous voulez quoi ? Dit l'Homme d'un ton agressif.

– Voir la mère de l'enfant.

– Elle est morte juste après la naissance d'Evan. Maintenant partez et ne revenez plus nous importuner.

Et il lui referme la porte au nez.

- Va dans ta chambre Evan.
- Mais c'était qui ?

Le père, un certain Thomas, passe ses grosses mains pleines de cales dans sa chevelure blonde. Il se gratte ensuite sa barbe. Ses yeux verts sont injectés de sang, vitreux. Il enlace son fils, serrant ses bras dans son cou.

Evan n'arrive plus à déglutir ni à respirer tant son père le comprime. Il l'étrangle, l'étouffe un peu plus à chaque fois.

- Je ne sais pas, mais je ne vais pas chercher à savoir.
Sa prise se referme davantage.
- ... Et toi non plus.

Thomas le lâche alors, attrape une cannette de bière dans le frigo, s'installe dans le canapé et fixe la télé éteinte. Sans jamais l'allumer.

Evan soupire. Il se fait un sandwich au beurre de cacahuète et un au pâté de canard, se sert un verre de grenadine, met le tout sur un plateau et va s'enfermer dans sa chambre. Elle a des murs blancs impeccables, à l'exception d'une longue traînée rouge qui s'étale derrière le lit. A cet endroit le mur est bombé, déformé comme si quelque chose à l'intérieur du mur s'était appuyé. A droite, deux trous sont percés en haut de la bosse.

Evan s'assoit sur le lit et commence à mâcher le sandwich à la cacahuète. Il semble paisible pourtant un filet de sueur froide coule le long de son dos, ses poils sont hérissés, ses narines frémissent, son cœur s'emballe, battant d'un rythme irrégulier.

Soudain un coup retentit contre le mur.

Les deux trous noirs comme des abysses se remplissent et deviennent jaunes. Ils sont fendus par deux traits noirs verticaux.

Des yeux de fauve.

Des yeux sans cils, immobiles, se contentant de regarder droit devant eux.

Evan arrête de manger, lève les yeux vers le miroir et fixe le regard félin.

- Evan ! Evan mon amour, mon sauveur, je sais que tu es là, je le sens, je t'entends. Tu es sur le lit c'est ça ?

Le mur parle. Il parle d'une voix féminine, éraillée, enfantine.

- Oui, tu as raison.
- Je suis forte hein ? J'ai deviné toute seule, comme une grande fille.
La voix se fait alors geignarde, capricieuse.
- J'ai soif mon chéri, donne moi à boire.

Une bouche remplit un des trous. Les lèvres sont craquelés tellement elles sont gercées, les dents noirs et déchaussées, la langue gluante couverte de vaisseaux sanguins. Evan s'approche précautionneusement et verse délicatement de la grenadine dans cet amas de chair.

Les yeux reviennent.

- J'ai faim.

Avec un frisson de dégoût, l'enfant attrape le sandwich au pâté.

- Éloigne-toi, je vais glisser la nourriture à l'intérieur.

Obéissant à cet ordre, les yeux se retirent à nouveau. Mais lorsque le petit s'approche, la nourriture à la main, deux doigts jaillissent brusquement. Ils sont sales, puant la chair en décomposition, les ongles sont rongés, quasi inexistantes, les peaux autour sont à vif.

Evan pousse un cri de stupeur et tombe en arrière.

- Donne-les moi, ordonne le mur.

Tremblant de peur, le gamin s'exécute. Il donne les morceaux aux doigts répugnants qui en demandent toujours plus.

- Encore...
- Il n'y a plus rien.

Le mur s'ébranle alors, les yeux inhumains sont à nouveaux là débordant comme une substance visqueuse et malade.

- Encore ! Encore ! J'ai faim !

Terrifié Evan se recroqueville sur le lit, les mains sur les oreilles. Des coups retentissent dans toute la Chambre, noyant l'enfant dans un délire assourdissant. Ce dernier pousse des gémissements d'animal captif.

- Sauve-moi ! Détruis cette barrière qui nous sépare, laisse-moi te serrer dans mes bras, jusqu'à t'en étouffer. Je sais que tu es là ; je ne peux pas te voir mais je t'entends. Tout est la faute de l'Homme, c'est lui le monstre ! Je ne suis que la victime de ces ignobles machinations !

Les vociférations continuent accompagnées de hurlements, les ongles lacérant le mur.

Evan n'en peut plus, il éclate en sanglots, suffoque.

- Arrête ! Je t'en prie tais toi, va-t-en une bonne fois pour toute. S'il te plaît arrête... maman.

Le Chasseur est sur le toit de l'immeuble d'en face.

Il a Thomas dans son viseur. Il charge sa mitraillette d'un seul souvenir ; une seule image, une seule scène suffit.

La fenêtre éclate.

Des bouts de verre jonchent le sol. Thomas tombe à genoux, les veines saillantes. Un liquide bleuâtre coule le long de sa bouche, des larmes de cristal ruissellent sur son visage. Le souvenir enfle dans son cerveau, se déverse dans les moindres neurones.

Le sablier s'inverse.

Dans la Chambre, un silence absolu. Un enfant menu est en position foetale sur un lit deux places couvert d'un drap rouge. En face du lit, un robinet rouillé, sûrement pas en état de marche. Les minutes passent. Evan, c'est le nom de l'enfant, se redresse peu à peu, ouvre les yeux. Il semble ne plus reconnaître la pièce. Poussant le lit de ses bras frêles, il à l'air de chercher quelque chose sur le mur immaculé.

Un rire féminin le fait sursauter. Evan s'approche lentement. Dans le salon, une femme superbe, en nuisette marche vers le canapé où un jeune homme aux longs cheveux blonds y est assoupi. Elle s'allonge sur lui, lui caresse le visage, le torse.

- Thomas ? Demande-t-elle d'une voix geignarde.

Le sang d'Evan se glace. Il connaît cette voix qui hante ses nuits, faisant de son quotidien un cauchemar. Mais alors, ce serait ces parents ? Avant sa naissance ?

Dans sa tête d'enfant, tout se chamboule ; pourtant, malgré tous ses efforts pour rester pragmatique, il est bien obligé de reconnaître que la scène est réelle.

Thomas se réveille et sourit.

- Oui, Lauren ?

- Si tu es fatigué, on a qu'à aller se coucher. Mais dans notre lit plutôt, il faut bien qu'il serve un peu à quelque chose.

Thomas se redresse tant bien que mal, et se dirige vers la Chambre. Evan remarque alors le regard vide de sa mère.

« Elle était déjà aveugle », pense-t-il.

Il se cache derrière la porte pour que ses parents ne le voient pas. Ces derniers n'ont pas l'air de remarquer sa présence, l'enfant semble invisible. Thomas et Lauren ont l'air heureux, amoureux, paisibles.

Qu'est-ce qui a pu bouleverser ce quotidien aux allures de conte de fée ?

Evan entend soudain des éclats de voix dans la salle de bain, qui communique avec la Chambre principale.

- Je t'ai déjà dit que je ne veux pas Thomas ! Pourquoi cela te tient tant à cœur ?

Thomas s'appuie contre le lavabo, la tête dans ses mains.

- Lauren, j'en peux plus.

- Pourquoi demander autre chose ? Tu n'es pas heureux avec moi, c'est ça ?

Il soupire et la regarde d'un air sombre et déterminé.

- Je veux fonder une famille.
- Je suis ta famille ! S'exclame-t-elle. Tu es tout pour moi, je t'aime plus que n'importe qui.
- Si tu m'aimes tant, pourquoi refuses tu de me donner mon plus grand bonheur ?

Les yeux de Lauren brillent de larmes, elle relève la tête et regarde son compagnon.

- Parce que ton plus grand bonheur détruira le mien.
- Tu n'as que neuf mois à perdre. Neuf mois de ta vie, sur combien d'années ! Tu l'aimeras, j'en suis sûr. Quand tu le mettras au monde, tu serreras fort contre ton cœur cette minuscule vie créée par notre amour, ce petit corps tout chaud et frémissant et tu pleureras de joie, tu hurleras de bonheur tant la jouissance d'être mère est grande.
- Arrête Thomas, je t'en prie.

Il la plaque contre le mur, collant son visage trempé de sueur contre celui apeuré de son épouse.

- Tu l'aimeras ! Oh oui que tu vas l'aimer, notre existence banale va enfin s'illuminer, elle va trouver un sens.

Lauren sanglote maintenant, elle n'essaie plus de se dégager.

- Pourquoi veux-tu à ce point un enfant ? Ne vois tu en moi qu'une pauvre femme prête à engrosser ?
- Non. Non, Lauren je t'aime mais je veux aimer une autre personne que toi. Je te chérirai toujours autant, ne t'inquiète pas pour ça.
- Tu es un menteur ! Une fois que le bébé sera là, tu m'oubliera, tu m'abandonneras. Tout ton être sera consacré à ce ridicule tas de chair dépourvu d'intelligence qui accaparera toute l'attention.
- En fait tu es jalouse... tu es ridicule ; comment ne pourrai je pas aimer le fruit de notre amour et de notre passion ? Et toi, comment peux tu en être déjà jalouse ?
- Renonce y, Thomas. Pour le bien et la survie de notre couple. Pour mon bien.
- C'est trop tard, Lauren. L'idée d'avoir un enfant me rend fou ; ce projet hante mes nuits, je n'ai jamais autant désiré quelque chose que Lui. Mon enfant doit naître à tout prix, si je ne peux pas le serrer dans mes bras, alors... Alors ça sera la fin.
- En effet, hoquette-elle, tu es complètement malade.
- Une fille ! Oh oui une petite fille avec tes cheveux ébènes qui lui feraient un nuage de boucles noires. Elle aura mes yeux verts, tes longs cils et ta bouche charnue. Sa voix serait comme un gazouillis de moineau, son rire le plus beau son de l'univers.
- Tais-toi !

Elle le repousse, le poussant contre la porte.

- Non je me tairai pas ! Je veux cette fille.
- Je m'y refuse. Comment j'ai pu être aveugle pendant tout ce temps ; comment n'ai-je pu deviner cette folie latente qui a maintenant envahi ton corps, ton esprit et ton cœur ?
- Tu n'as rien deviné car tu étais trop concentrée sur ton bonheur stupide et égoïste ! Tu n'es qu'une égoïste, incapable de penser au bonheur d'autrui. Mais c'est terminé, aujourd'hui je vais t'imposer une autre vision du monde que la tienne. Tu t'y soumettra et sera mienne pendant neuf mois.
- Que veux-tu me faire Thomas ? Tu ne peux pas m'obliger !
- Bien sûr que si que je peux, tu crois vraiment pouvoir te dresser contre ma volonté ?

Il la saisit alors par les cheveux et la jette violemment par terre. Elle gémit faiblement, essaie de protéger son visage ; Thomas attrape ses poignets et lui barde le bas-ventre de coups de pieds.

Lauren n'a plus la force de se débattre ni de hurler, elle sait que toute résistance est inutile. Thomas la traîne jusqu'à la Chambre et l'allonge sur le lit. Elle ne bouge plus, se contente de pleurer silencieusement, tandis que lui pousse des grognements bestiaux, lui faisant l'amour comme si ça vie en dépendait.

Assis sur le robinet, Evan assiste pétrifié à la scène. Il ne peut pas fermer les yeux tant l'horreur le stupéfie.

Très vite, il se met à errer dans l'appartement tel un fantôme. Les sensations comme la faim ou l'envie d'aller aux toilettes ont disparues. Personne ne le voit mais lui voit tout le monde, assistant au drame qui s'est déroulé il y a dix ans de cela.

Son père a séquestré sa mère dans la Chambre au robinet. Il a sorti tout le mobilier, à l'exception du lit où il vient la rejoindre tous les soirs, et du robinet. Chaque matin, Thomas emmène un sandwich à la cacahuète et le soir un au pâté de canard. Une semaine après, Lauren entrouvre les lèvres.

– Je peux te demander quelque chose ?

Sa voix est éraillée, elle est en tailleur sur le lit magnifique comme jamais. Son corps noueux, ses cheveux longs cachant sa poitrine, mais surtout son regard. Un regard de fauve, torturé, rempli de solitude et de tristesse.

– Ça dépend.

– Je m'ennuie. J'aimerais que tu me donne de la peinture, pour m'occuper un peu.

– Tu voudrais peindre sur quoi ?

– Les murs. Elle sourit d'un air mélancolique. Je pourrai raconter notre histoire, qu'en dis tu ?

Il soupire. Après tout ce n'est que quatre ou cinq pots de peinture. Si cela lui permet de l'asservir totalement à sa cause, il n'y a pas à hésiter.

– Si tu veux. Lauren je t'aime et je t'aimerai toujours.

– Comment peux tu me dire ça ? Tu me séquestre, Thomas juste pour un foutu bébé ! C'est qui l'égoïste dans cette histoire ?

– Dans quelques mois tout redeviendra normal, je te le promets.

– Non, c'est pas vrai. Tu es malade dans ta tête, tu as besoin de te faire soigner. Aussitôt que cet enfant verra le monde, tu te trouveras une nouvelle obsession.

Il rigole d'un rire désabusé et caresse les cheveux de Lauren d'un geste faussement affectueux.

– Ne t'inquiète pas, si tu fais ce que je te demande tout ira bien.

Evan perd vite la notion du temps. Il n'est qu'un observateur, il lui est impossible d'agir. Les murs se recouvrent peu à peu de moisissure, une odeur fétide de folie, de sauvagerie s'installe et les murs de la Chambre ne sont bientôt plus qu'une fresque monumentale aux dessins obscènes et grossiers. La captivité aliène petit à petit la raison de Lauren. Son ventre grossit, tendant sa peau laiteuse. Il y a des jours où elle ne supporte plus cette vie qui se développe à l'intérieur d'elle à son insu, des jours où de ses doigts osseux elle lacère la peau, hurle de tout son corps et essaie tant bien que mal de sortir ce corps étranger, cette vie qu'elle n'a pas voulu et qu'elle hait plus que tout au monde. Cette misérable existence a réduit à néant son futur, est devenue son quotidien.

Elle est son propre cauchemar.

Dans ces moments de folie, Thomas entre brusquement et la frappe au visage. Mais souvent ça ne l'étourdit qu'à peine. Il s'excuse, la prend dans ses bras, lui dit que ça va aller qu'il l'aime et qu'il faut qu'elle soit forte, que ce soir elle aura le droit de regarder un film, celui qu'elle veut. Alors, elle cesse de se débattre pousse des petits gémissements et demande de sa voix geignarde et enfantine : « Encore combien de temps ? » ; il lui répond que c'est pour bientôt et elle se laisse aller dans ses bras, l'esprit apaisé, sa folie contenue.

Huit mois après.

L'appartement n'est plus qu'une ruine à l'image de ses protagonistes. De la vaisselle sale déborde, des termites et des cafards se sont installés, grouillant et noircissant les murs verdâtres. L'odeur rance est insoutenable. Elle semble s'échapper de la Chambre principale. A l'intérieur, Lauren, nue, est allongée sur le sol, les jambes écartées, le ventre énorme plein de vergetures violettes sur sa peau blafarde. De la sueur coule le long de ses membres, des contractions tendent encore plus son ventre. Thomas lui presse la main, les sourcils froncés.

– Mon amour tu peux le faire ! Pousse fort, allez !

Elle hurle de douleur, le dos arqué, ses mains lacèrent le sol. Des frissons de fièvre parcourt tout son corps, elle est à peine consciente ; automatiquement, sourde aux encouragements de Thomas, elle bouge son corps en ondulant ses hanches.

Des heures passent. Lauren n'a plus de forces, une souffrance inimaginable se lit sur son visage décomposé. Pourtant elle continue, en transe, de la bave coulant le long de ses lèvres vermeil, les narines dilatées durant toute la nuit.

Evan est envoûté. Il assiste à sa propre naissance, à ce moment formidable où un nouvel être vivant voit le jour et commence son existence. Il est émerveillé et aimerait que le temps s'arrête là, maintenant sur cette scène incroyable.

A l'aube, Les contractions sont de plus en plus rapprochées et une tête commence à apparaître. A partir de là, tout s'accélère. Le bébé sort instantanément ; Thomas le prend directement dans ces bras ce minuscule corps plein de sang, le serrant délicatement. Il coupe le cordon ombilical et continue à le caresser. Lauren gît par terre, épuisée, refusant de voir ce qu'elle vient de mettre au monde.

Soudain, les sourcils de Thomas se froncent lorsqu'il découvre le sexe de l'enfant.

– Un garçon ! Tu m'as fait un maudit garçon !

Un mince sourire naît sur les lèvres de Lauren. Une larme de joie coule le long de sa joue.

– Il s'appelle Evan.

– Je voulais une fille ! Je voulais un être délicat, doux, qui aurait besoin de ma protection, qui viendrait se réfugier dans mes bras lorsqu'il a fait un cauchemar. Pas un garçon.

Il pose le bébé par terre et plaque Lauren contre le mur qui se brise sous la puissance du coup. Il la frappe de tout son soûl, défoulant sa rage et sa rancœur. Quand il la lâche, ce n'est plus qu'une poupée brisée, un animal faible et soumis à la violence et aux désirs de l'Homme.

Evan comprend qu'il n'est pas désiré. Sa mère le hait et son père le rejette. Tout est de sa faute. C'est lui qui a brisé ce conte de fée. Il le sait maintenant.

Ça lui fait tellement mal. Au cœur, à la tête ; il sent la douleur et la culpabilité remplir sa conscience, se déversant dans ses veines comme un poison.

Une solitude immense l'envahit et il ne souhaite plus exister, disparaître pour laisser à ses parents une nouvelle chance de s'aimer.

Evan se recroqueville dans le . Il ne fait bientôt plus qu'un avec lui, il s'efface, se mélange avec le fer.

Le bébé posé par terre cesse soudain de pleurer. Thomas se penche sur lui et vérifie son pouls. Il n'y a plus rien, ce n'est qu'un corps sans vie. Lauren le regarde d'un air interrogateur ne comprenant pas sa joie soudaine.

– On nous a donné une nouvelle chance, ma chérie. On recommence à zéro.

Elle ouvre des yeux horrifiés.

– Non... Pourquoi ?

Ce n'est pas une question, c'est une supplication. Elle sait qu'elle est prisonnière à jamais de l'Homme qui se jette sur elle, lui déchirant le cœur, détruisant dans cette vulgaire étreinte les lambeaux de sa raison et de ses sentiments.

Le Chasseur à tête de lapin entre dans la Chambre pour la dernière fois. Le lit est rouge sang et couvert de mouches qui se sont posées sur une masse informe et puante. Il soupire, dégoûté par la faiblesse des hommes.

L'Homme et la Femme sont enlacés pour toujours. Ils s'enchevêtrent, s'emmêlent.

C'est leur destin.

C'est leur punition.

Le robinet est mal fermé. Des gouttes transparentes s'en échappent.

Ce sont les larmes d'un enfant souillé par l'avilissement des adultes.

